Ce qu'il faut bien comprendre est que **ce n'est pas du tout un raisonnement**, c'est quelque chose qui se fait automatiquement. Ca se passe au niveau même de la perception sensible. C'est ce qu'on appelle **l'empathie**. **L'empathie est ma capacité à percevoir la sensibilité des autres à même leur corps**. C'est de cette capacité qu'est privé **l'autiste**. Pour lui, les visages sont comme des masques sans signification. Il ne voit pas la joie sur le sourire, la tristesse sur les yeux rouges. Lui, il est obligé de faire un raisonnement, nous pas.

L'empathie est à distinguer de la sympathie. La sympathie, c'est littéralement le fait de **pâtir avec autrui, de souffrir avec lui**. On parle aussi de compassion. C'est le fait que **je vais m'imaginer à la place d'autrui**, donc je vais m'imaginer ce que je ressentirais à sa place. Ici, **c'est l'imagination qui va avoir effet sur ma sensibilité et qui va me faire ressentir le même sentiment qu'autrui**. Je vais être triste de le voir triste, souffrir de le voir souffrir. **L'empathie ce n'est pas cela, ça ne fait pas appel à l'imagination, ça se passe au niveau de la perception par mes sens**. Je vois les sentiments d'autrui dans son corps, dans les expressions de son visage, dans ses comportements, mais **je ne les ressens pas pour autant**.

En fait, **la sympathie est fondée sur l'empathie**. Pour pouvoir sympathiser avec la souffrance ou la joie d'autrui en m'imaginant à sa place, il faut d'abord que je vois qu'il souffre ou que je vois qu'il est joyeux, et ça c'est l'empathie qui me le permet. Donc, **on peut passer de l'empathie à la sympathie, la sympathie va plus loin que l'empathie, c'est un effet en retour de ma vision de la sensibilité d'autrui sur ma sensibilité**. Mais ce passage n'est pas nécessaire. **Cela peut me faire de l'effet, affecter ma sensibilité de voir autrui joyeux ou triste, et alors on est dans la sympathie**. Mais cela peut tout aussi bien ne pas affecter ma sensibilité, et alors on reste à l'empathie.

Simplement, j'ai mis un point d'interrogation à B'. C'est qu'en fait, **cette appréhension n'est qu'une supposition**. Quand je vois le comportement de colère, j'appréhense le sentiment de colère, mais en vérité ce transfert analogique n'apporte aucune certitude. Je peux tout à fait me tromper, et ça m'arrive.

Par exemple, ça peut être **un acteur** qui joue la colère alors qu'il n'est pas colérique. L'acteur, c'est celui qui exprime corporellement une sensibilité qu'il n'éprouve pas réellement. Il va jouer le deuil et la colère dans un film ou une pièce de théâtre.

Tout appréhension est présomptive, c'est une supposition. Quand j'appréhense les faces du cube que je ne vois pas, je peux me tromper et découvrir qu'en réalité il est creux, qu'il y a une ouverture dedans.

C'est tout le problème de la connaissance d'autrui, c'est qu'elle est toujours douteuse, alors que la connaissance de soi est certaine. Mon propre vécu, je ne peux jamais me tromper sur lui : si je perçois de la colère en moi, alors c'est que je suis en colère, c'est certain. On ne peut pas dire, que j'ai ressenti de la joie en moi, mais je me suis trompé, en fait je n'étais pas joyeux : c'est impossible de dire ça, parce que ressentir de la joie et être joyeux, c'est la même chose.

Par contre, avec autrui, on n'a jamais de certitude. C'est tout le problème dans le cas de l'amour en général. On essaie de deviner à partir du comportement d'autrui ce qu'il ressent pour nous. **On appréhense l'amour d'autrui si on croit deviner qu'il nous aime, par exemple son rougissement, par le fait de bredouiller, d'être gêné. Mais en fait on n'a jamais accès directement à son amour, donc jamais de certitude. C'est bien pour cela qu'on fait des preuves d'amour. Le rougissement peut témoigner de la honte, au lieu de l'amour. Et ce qu'on prend pour des larmes de tristesse peuvent être des larmes de joie.**

Et puis l'expression corporelle de la sensibilité a une part culturelle, donc elle change selon les lieux et les époques. Je peux ne pas comprendre les expressions de la sensibilité qui sont celles d'une autre culture.

Donc, la connaissance d'autrui est un transfert analogique douteux et qui a besoin d'être vérifié. On essaie en permanence de savoir que ce qu'on pense qu'autrui ressent est réellement ce qu'autrui ressent. Simplement, c'est **une vérification infinie qui n'aboutit jamais à la certitude**. Du coup, **la relation avec autrui est toujours une relation d'incertitude**. Cette incertitude vient du fait **même qu'autrui n'est pas moi, il est autrui, donc sa sensibilité, je ne peux jamais y accéder directement pour savoir ce qui s'y passe**.

Jamais je ne saurais ce que ça fait d'être toi. Ca veut dire que nous sommes pour toujours enfermés en nous-mêmes : je ne peux pas sortir de ma chair car ma chair, c'est moi.

Ma sensibilité et celle d'autrui sont donc à tout jamais séparées par une distance impossible à combler. Une distance qui n'est même pas spatiale, d'ailleurs, car les chairs ne sont pas dans l'espace, on l'a vu. C'est **une distance infinie entre les êtres sensibles qui n'ont pas accès l'un à l'autre en tant qu'être sensibles et qui doivent se contenter d'un transfert analogique hypothétique**.

En un sens, **le drame du rapport à autrui, c'est qu'on voudrait le connaître, mais qu'on est condamné à l'incertitude**. On n'est toujours enfermé en nous-mêmes, dans notre chair, mais plus encore, nous y sommes enfermés seuls.

La chair, c'est une forme originaire de solitude. Dans ma chair, je ressens des émotions et des sentiments mais c'est moi qui ressens, et je suis tout seul à ressentir, mais autrui n'est pas là pour ressentir avec moi et il n'y sera jamais.

Il y a une solitude qui définit l'être-même de la sensibilité, une solitude impossible à rompre.

C'est ce que dit Proust, quand il écrit dans *La prisonnière* : « l'homme est l'être qui ne peut sortir de soi, qui ne connaît les autres qu'en soi, et, en disant le contraire, ment ».

Simplement, on a évoqué ici la manière dont je vois autrui à partir de l'expression corporelle de sa sensibilité.

Mais il peut y avoir aussi une autre situation. C'est **qu'autrui, lui aussi, me voit**. Autrui voit mon corps, et doit pouvoir voir ma sensibilité sur les expressions corporelles. Il faut inverser la situation pour demander à la fois, **comment autrui nous voit, et surtout, qu'est ce que ça nous fait d'être vu, quel effet sur ma sensibilité cela va avoir d'être aperçu par autrui à partir de ses expressions corporelles. Il va y avoir un effet en retour sur ma sensibilité**.

A première vue, **quand autrui me regarde, il procède lui aussi par apperception de mes vécus par transfert analogique**. Et pour lui aussi, la connaissance qu'il a de moi-même est douteuse. On va voir que c'est tout le contraire : **la connaissance qu'autrui a de moi peut me permettre de me connaître moi-même de manière certaine, le fait qu'il me voit va me faire ressentir mes émotions, donc me faire ressentir ma chair et me la révéler**.

b. Être vu par autrui : l'exemple de la honte.

On inverse la situation, donc : **ce n'est plus moi qui vois autrui, c'est autrui qui me voit**. Sartre, dans l'extrait que je vous donne, analyse cette situation : **autrui me voit, et je prends conscience qu'il me voit : je vois qu'il me voit, je le vois me voir**.

Comment est-ce qu'il fait pour me voir ? Eh bien il me voit par appréhension lui-aussi, donc par transfert analogique sans certitude. Mais Sartre montre qu'en réalité il y a bien une certitude : **ce n'est pas lui qui a une certitude sur moi, c'est moi qui obtiens une certitude sur moi-même par le regard de l'autre.**

Cette connaissance de soi-même qu'on conquiert par l'autre, ce n'est pas du tout une connaissance théorique, ça ne consiste pas à réfléchir sur soi, ça implique ma sensibilité et la manière dont elle s'exprime corporellement. Ce n'est pas quelque chose de pensé, c'est quelque chose de vécu, de ressenti. Autrement dit c'est une révélation de ce que je suis par ma sensibilité et ressentie dans ma chair.

Sartre prend l'exemple de la **honte**, mais il faut bien comprendre que ce n'est qu'un exemple. Il n'est pas en train de dire qu'à chaque fois qu'autrui nous regarde, on a honte, ni que pour se connaître soi-même, il faut en permanence avoir honte.

Pourquoi choisir comme exemple à analyser la honte ? Parce que c'est un sentiment qui ne peut pas s'éprouver seul. **La honte, c'est un sentiment qui implique toujours la présence d'autrui.** La honte se réfère toujours au jugement qu'autrui porte sur nous, ou bien qu'il pourrait porter sur nous. **La honte, c'est le sentiment négatif de soi dans son rapport à autrui.**

Mais une fois encore, ça n'est qu'une modalité, il y en a d'autres. Par exemple, la **fierté**, c'est aussi un sentiment qui implique la présence d'autrui comme témoin de ce que je suis, mais là c'est un sentiment positif de soi dans son rapport à autrui.

Ce que permet de montrer la honte, c'est qu'il n'y a pas une sensibilité avec ses vécus, qui serait fermée sur soi, et qui dans un second temps devrait s'apercevoir conscience qu'autrui existe : en réalité, **toute une partie de mes émotions et de mes sentiments intérieurs dépendent de l'existence d'autrui, donc ma sensibilité elle est depuis toujours en communication avec autrui.** Ma sensibilité elle-même n'existe qu'en tant que rapport entretenu à autrui. En réalité, autrui est toujours déjà impliqué par ma sensibilité.

Qu'est-ce qui se passe, précisément, dans la honte ?

D'abord, **il y a un geste maladroit ou vulgaire** : par exemple le fait de se curer le nez devant tout le monde, ou bien de bailler la bouche grande ouverte, sans mettre la main devant. C'est parlant que Sartre parle ici de geste. Le geste, on l'a vu, c'est quelque chose de corporel qui exprime ma sensibilité et c'est ce que voit autrui. Donc mon corps est en jeu dans cette affaire.

A l'instant, ou je fais ce geste avec mon corps, tout d'abord, je n'ai pas honte, la honte vient après coup.

Ce qui va changer avec la honte, ce n'est pas le geste même, il reste le même qu'on s'en rende compte ou pas : c'est la manière dont on vit ce geste qui change quand on s'aperçoit qu'autrui nous a vu. On juge alors ce geste négativement parce qu'autrui est là. **S'il n'était pas là, je ne serais pas en posture de juger mon acte, et donc aussi d'avoir honte.**

Quand autrui n'est pas là, je n'ai pas vraiment conscience de mon acte, je me cure le nez en toute innocence, en adhérant entièrement à mon geste, en le vivant pleinement, sans prendre de distance à l'égard de ce geste, en coïncidant entièrement avec lui. C'est ce que note Sartre quand il dit qu'il colle à moi : **ça veut dire que je n'ai pas de distance par rapport à lui qui me permettrait de m'en séparer, de le poser devant moi, le considérer et de le juger.** Quand ma conscience vit ce geste de se curer le nez, elle n'a pas la distance psychique qui lui permettrait de le juger.

Prendre conscience de quelque chose, c'est ne pas coïncider avec ce dont on prend conscience, c'est s'en séparer en le posant à distance face à nous comme un objet.

Si le regard d'autrui me permet de me juger, ça veut dire qu'il doit permettre cette mise à distance de moi-même. Pourquoi ?

Vous vous souvenez qu'on a vu que quand on voyait autrui, le problème était qu'on voit un objet, alors qu'autrui n'est pas un objet, c'est une conscience. Mais on ne voit pas une conscience, on voit un objet. Ça nous paraissait être un défaut et rendre autrui inaccessible.

Mais quand autrui me voit, eh bien c'est la même chose, il me voit comme un corps-objet : et là, loin d'être un défaut, ça va être un avantage d'être vu comme un objet, parce que ça va permettre cette distance à l'égard de soi-même.

Autrui me voit, il voit mon geste sur mon corps, mais lui il ne vit pas ce geste de l'intérieur en l'accomplissant, il considère ce geste comme un objet, quelque chose qui lui fait face à distance de lui et qu'il peut juger. Le regard d'autrui est objectivant : fait de moi l'objet qu'on peut considérer objectivement.

Pour se juger, il faut l'existence d'autrui : il faut prendre une distance à l'égard de soi-même, cesser de coïncider avec qu'on fait. Quand je suis vu, je me mets à la place d'autrui, de son point de vue, et je me considère à distance, objectivement, et c'est là que je peux me juger. Le regard d'autrui est objectivant, donc c'est lui qui me permet de m'objectiver, qui me permet de me poser comme un objet face à moi que je peux considérer. Je me regarde comme si j'étais à la place d'autrui, c'est comme ça qu'on fait pour prendre conscience de notre acte, pour nous rendre compte de ce qu'on fait.

Evidemment, on peut répondre que parfois, il nous arrive d'avoir honte de ce qu'on a fait alors qu'on est seul et que personne ne nous a vu. Mais en fait l'objection n'est pas concluante.

Quand on est seul et qu'on a honte de soi, on se dit : « et si on me voyait... ». En prend tout à coup conscience qu'on pourrait nous voir, on s'imagine vu par autrui.

On s'imagine vu, donc on se voit comme vu, donc on se juge, et donc on a honte.

C'est le regard d'autrui, à chaque fois, qui me permet de m'imaginer vu en m'objectivant, et de prendre la distance à l'égard de soi.

L'auto-jugement n'est donc possible que par l'intermédiaire d'autrui, c'est toujours lui qui me permet de me connaître, de savoir qui je suis. On est toujours en rapport avec soi-même par l'intermédiaire de l'autre. D'où cette définition d'autrui absolument capitale à retenir : « autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même »

Ce qu'il faut comprendre, c'est que ce jugement n'est pas seulement formel. La distance à prendre à l'égard de soi-même, c'est nécessaire au jugement, mais simplement la forme du jugement, pas encore son contenu.

Autrui permet d'avoir cette distance, donc il rend possible la forme du jugement de soi.

Mais en fait, ça va encore plus loin : **autrui détermine aussi le contenu du jugement, c'est lui qui me dit quelle est la nature de mon acte, c'est le regard d'autrui qui me révèle à moi-même.**

Au début du texte, il est seulement question de la forme de cette relation de soi à soi qui a lieu dans la honte. Ce que rejette Sartre, c'est l'idée que la honte soit un acte réflexif de ma conscience. La réflexion de la conscience, c'est la conscience que je prends de ma vie intérieure : par exemple, si j'éprouve de la colère, la perception interne de la colère, c'est un acte réflexif : on appelle ça une réflexion parce que la conscience se réfléchit en elle-même, elle revient sur ce qui se passe en elle. Cette réflexion de la conscience, on l'a vu tout à l'heure : quand je fais un transfert analogique de mes vécus vers autrui, c'est parce que d'abord je saisis mes propres vécus, comme le deuil ou la colère, par réflexion.

La réflexion, c'est donc un rapport à soi de la conscience isolée, sans que ça implique le rapport à l'autre.

Tout l'enjeu de l'analyse, c'est de montrer qu'on n'a pas de rapport à soi par réflexion, mais par l'intermédiaire d'autrui : la honte est dans sa structure même honte *devant quelqu'un*, donc elle n'est pas un acte réflexif.

L'argument donné, c'est que soit la conscience dirige son attention vers elle-même, et c'est un acte réflexif, soit la conscience dirige son attention vers le dehors, vers les objets, vers autrui.

Mais c'est soit l'un, soit l'autre : c'est pour ça que quand ma conscience dirige son attention sur autrui qui est là, qui me regarde, qui m'a vu faire un geste déplacé, je ne peux pas en même temps être en train de fixer mon attention sur mon intériorité.

C'est pour ça que comme la honte implique autrui, elle ne peut pas être une réflexion. Dans la réflexion, je ne rencontre que la conscience qui est la mienne, dit Sartre : mais justement, que j'ai conscience de moi, ce moi, ça ne veut pas dire mon intériorité. **Quand j'ai honte, je n'ai pas honte de ce qui passe dans mon intériorité, je n'ai pas honte de mes sentiments, j'ai honte du geste qu'autrui m'a vu faire : j'ai honte de moi tel que j'apparais à autrui. Donc ça ne peut passer que par autrui, qui est le médiateur entre moi-même. En me regardant, il me fait entrer en rapport avec moi-même pour me juger.**

Ca c'est pour **la forme de la honte** : elle n'est pas une réflexion de la conscience sur soi, elle est une médiation par autrui.

Maintenant, le **contenu** de la honte et du jugement qui est porté sur moi-même, ça aussi ça pose problème. Quel est le problème ? Le problème, c'est qu'on pourrait dire après tout que ce jugement n'est pas fondé. On a semble-t-il une bonne raison de dire ça : le transfert analogique que fait autrui n'est pas certain. Du coup, je peux toujours dire qu'autrui ne voit pas ce que je suis en vérité, il voit seulement une apparence, il voit la manière dont j'apparais à l'extérieur, mais en vérité je serais complètement différent.

On pourrait dire que la manière dont j'apparais à autrui, ce serait juste une image dans sa conscience, ce serait donc des suppositions qu'il fait sur ce que je suis, mais il pourrait se tromper.

On dirait que dans la honte, la connaissance qu'autrui a de moi quand il m'objective et me juge, ce serait comme un tableau de moi, mais qui pourrait être plus ou moins ressemblant, plus ou moins juste.

Du coup, la honte, quand elle fait que je me juge comme autrui me juge, elle ne permettrait pas d'avoir une vraie connaissance de soi, et donc on ne devrait pas dire qu'autrui est le médiateur entre moi et moi-même.

Vous voyez, **l'objection, ça consiste à remettre en cause le contenu du jugement, en disant qu'il n'est pas vrai.**

En fait, cette objection, elle ne tient pas, elle est contradictoire.

Si l'objection était vraie, si vraiment autrui lorsqu'il me voit n'avait affaire qu'à une image fallacieuse, alors on n'aurait pas honte, tout simplement. Si je considère que je ne suis pas en vérité tel que j'apparais à autrui, alors je dirais que certes, du point de vue d'autrui, ce que je fais est honteux, mais que de mon point de vue, qui est le vrai, ce n'est pas honteux. Donc je n'éprouverais pas de honte. **Si on pensait qu'on n'était pas tel qu'on apparait, on n'aurait pas honte.**

Si j'éprouve de la honte, c'est bien parce que je considère qu'autrui a raison, qu'autrui me juge bien, et que je suis réellement tel qu'autrui me voit.

Il faut en conclure que l'existence d'un vécu comme la honte, c'est justement la preuve qu'on est réellement comme les autres nous voient, et donc que c'est bien aux autres de nous faire connaître qui nous sommes.

Si j'ai honte, c'est justement parce que malgré moi, je reconnais que je suis comme autrui me voit : c'est quelque chose que je subis dans la honte. Je ne choisis pas d'avoir honte, ça tombe sur moi comme une vérité implacable.

La honte, c'est donc par nature une reconnaissance. La connaissance que j'ai de moi-même par le regard d'autrui, c'est une reconnaissance, un aveu : ce regard me force à reconnaître que je suis vraiment tel qu'il me voit, et c'est comme cela qu'il me fait connaître ce que je suis.

Autrui, c'est donc bien celui qui me permet d'accéder à la vérité sur mon compte.

Et dans la honte, cette vérité est négative : je prends conscience grâce à autrui que ce que je fais est honteux.

Ce qu'on en conclut, c'est que la présence d'autrui qui voit mes gestes sur mon corps a un effet sur ma sensibilité qui me révèle à moi-même, donc qui a un effet sur la manière dont je me ressens moi-même. Mais le fait qu'autrui me voit, ce voir, c'est l'un de ses cinq sens, donc c'est sa sensibilité. Donc c'est l'effet de sa sensibilité sur la mienne. On voit que les sensibilités ont un effet les unes sur les autres, elles sont en communauté, elles ne sont pas isolées, elles sont partagées car elles ont une action réciproque les unes sur les autres.

Ce n'est pas seulement vrai pour les émotions et les sentiments que je ressens, c'est vrai aussi pour ma sensibilité comme faculté d'avoir des perceptions sensibles du monde extérieur. Elle aussi elle a besoin d'autrui, donc besoin de sa sensibilité.

C'est ce que disent la citation d'Arendt et l'extrait de Michel Tournier.

Quand je reconnais que je suis comme autrui me voit, que c'est lui le bon juge, ça implique une thèse sur la réalité.

Qu'est-ce qu'on tient pour réel ? Le réel, c'est ce qui est vu et touché par moi, c'est ce que je perçois grâce à ma sensibilité. Simplement, il ne suffit pas que moi je vois ou touche quelque chose pour que ce soit réel, je peux avoir des hallucinations.

Si je vois une personne dans cette salle, et que je vous me dites qu'il n'y a personne, donc que vous ne la voyez pas, j'en conclus que j'ai une hallucination, et que cette personne n'est pas réelle.

Si j'entends une voix et que vous vous n'entendez rien, alors je dis que cette voix n'est pas réelle, c'est une hallucination. Par contre si vous l'entendez, on va tous ensemble la tenir pour réel.

Pareil pour les couleurs : on dit que les daltoniens ne voient pas bien les couleurs. Mais en fait, c'est simplement qu'ils ne voient pas les mêmes que nous. On dit que les vraies couleurs, les couleurs réelles, ce sont celles qu'on voit tous.

Ca veut dire que ce que vous voyez ou touchez ou entendez a une influence immédiate sur ma sensibilité, sur mes perceptions. Je perçois une chose réelle parce que vous la percevez aussi. Une fois de plus ma sensibilité a besoin de la vôtre, et réciproquement.

Cette idée on la trouve dans le roman de Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Il reprend l'histoire de Robinson Crusoé : Un navire subit une tempête et fait naufrage : tous meurent sauf un seul. Il se retrouve seul sur une île sauvage, qui n'a jamais été habitée par les hommes. Ce que veut montrer Michel Tournier, c'est que **dans la solitude, l'homme subit une déshumanisation progressive, à tel point qu'il ne sait même plus ce que c'est que le réel, parce qu'il ne peut pas le partager avec d'autres hommes : il voit, il accède au monde à travers sa perception mais il n'a plus aucun critère pour savoir si c'est réel ou si c'est une simple hallucination subjective : le critère c'est autrui, mais il n'est plus là.**

Ce dont Robinson se rend compte au second paragraphe, c'est que **l'expérience de mes sens se transforme « par les attouchements perpétuels de ses semblables »**. Attouchement, c'est une métaphore ici. Les autres ne peuvent pas toucher ma sensibilité avec leurs doigts. Mais ils peuvent la toucher au sens où l'on dit d'un événement qu'il nous touche, c'est-à-dire nous affecte. Un événement qui nous touche, c'est un événement qui suscite une émotion. **La sensibilité des autres nous touche, parce qu'elle peut susciter une émotion, on l'a vu avec la honte, mais de manière encore plus simple parce que le fait qu'il voit et touche les choses a un effet sur la manière dont je les vois et les touche**. Quand autrui n'est plus là pour sentir le monde avec moi, alors je ne le sens plus de la même manière. S'il n'est plus là pour voir le paysage avec moi, alors je vais me mettre à douter de la véracité du témoignage de mes sens, **ma sensibilité est affectée et elle est même affaiblie. En un sens, elle meurt, elle s'éteint**.

Cet exemple nous permet de conclure que **nos sensibilités sont toujours partagées, elles sont en communautés et ont un effet en retour les unes sur les autres. Il n'y a jamais de sensibilité sans une autre sensibilité**.